

Normand Lester. *Le livre noir du Canada anglais 3*. Montréal, Les Intouchables, 2003. 349 p.

Matthew Rankin

Volume 6, Number 1, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1024265ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1024265ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rankin, M. (2005). Review of [Normand Lester. *Le livre noir du Canada anglais 3*. Montréal, Les Intouchables, 2003. 349 p.] *Mens*, 6(1), 135–141.
<https://doi.org/10.7202/1024265ar>

ouvrage qui viendra colorer toute étude sur McLuhan sans pouvoir toutefois se substituer à des analyses plus élaborées et, surtout, plus nuancées.

Michel Filion

Département de travail social et des sciences sociales
Université du Québec en Outaouais

**Normand Lester. *Le livre noir du Canada anglais*
3. Montréal, Les Intouchables, 2003. 349 p.**

Il y a très peu d'études québécoises sur le Canada d'expression anglaise, au point que le regretté politologue Léon Dion pouvait écrire, en 1987, « [c]'est ainsi que je ne connais aucun ouvrage systématique sur l'une ou l'autre province canadienne-anglaise écrit par un Québécois francophone alors que ma propre bibliothèque comprend plus de trente titres d'ouvrages sur le Québec, rédigés par des anglophones ! » Ce manque d'intérêt vis-à-vis de la tradition intellectuelle québécoise pour l'histoire, l'identité et la culture des Canadiens de langue anglaise a en effet persisté tout au long des années 1990, jusqu'au moment, bien sûr, où Normand Lester est entré en scène. Si on exclut quelques études sur la communauté anglo-québécoise — *L'invention d'une minorité. Les Anglo-Québécois* de Josée Legault ou bien *The Forgotten Quebeckers* de Ronald Rudin —, la série des *Livre noir du Canada anglais* constitue, à ce jour, le premier projet d'études systématique de provenance québécoise sur l'histoire du groupe identitaire « canadien-anglais ». Jusqu'à maintenant, Normand Lester a écrit trois tomes de son *Livre noir* (les deux premiers s'étant vendus à plus que 80 000 exemplaires) et il en annonce déjà un quatrième. En 2001, Lester a même eu droit au prix Olivar-Asselin de la

Société Saint-Jean-Baptiste pour l'excellence de son travail. On dirait donc que le manque d'intérêt pour le Canada anglais est enfin chose du passé ! Devrait-on s'en réjouir ?

Dans *Le Livre noir du Canada anglais 3*, l'identité « canadienne-anglaise » repose fondamentalement sur une haine des francophones et des Québécois. Lester nous encourage à accepter la thèse voulant que cette haine constitue la pierre angulaire de la culture même des anglophones. Son *Livre noir* constitue plutôt un catalogue qu'un livre, composé de trop longues citations souvent présentées sans aucun contexte. On y apprend comment les médias anglophones dénigrent le Québec, comment le succès économique des entreprises québécoises « irrite » le Canada anglais, comment les 1 560 habitants du village de Shawville (Québec) ont défié la *Charte de la langue française* en raison de leur fanatisme orangiste et comment la francophobie de Don Cherry fait de lui « un Canadien anglais ordinaire ». (p. 3) Le Canada est dépeint sous son jour le plus sombre à travers le rappel de centaines de « faits historiques » et Lester nous rassure maintes fois avec sa conclusion habituelle : « Le mépris, l'arrogance et les préjugés du Canada anglais envers le Québec et les francophones infectent l'ensemble de ses institutions, ses milieux financiers, ses médias. C'est un trait culturel ignominieux qui contamine tous les aspects de sa culture. » (p. 158)

Quelles questions devrait-on se poser au sujet de Normand Lester ? Il ne serait pas difficile de démontrer que sa recherche est excessivement problématique, que son exploitation des sources, qui vise à démoniser les anglophones, est hautement arbitraire et bornée, qu'il ne fait preuve d'aucun esprit de nuance et que l'interprétation des « faits historiques » qu'il identifie est souvent très contestable et parfois carrément injuste. Lester ne montre, de toute évidence, aucun désir d'en arriver à comprendre la « culture » « canadienne-an-

glaise » qu'il étudie. Lester privilégie dans son *Livre noir* une dichotomie simpliste. D'une part, il identifie un « Québec français », fondamentalement juste et droit, dans lequel on trouve, ironiquement, bon nombre d'anglophones, tels que Jennifer Carroll, David Levine et Daniel Francis, qui cessent d'être des « Canadiens anglais », on imagine, dès qu'ils éprouvent une sympathie à l'endroit du Québec. D'autre part, il identifie un « Canada anglais », singulièrement raciste et pervers, contre lequel le Québec doit continuellement se battre et dans lequel on trouve, tout aussi curieusement, plusieurs Franco-Québécois, dont Stéphane Dion et Jean Chrétien (traîtres tous les deux, doit-on présumer). Bref, *Le Livre noir du Canada anglais 3* est une étude historique d'une grande faiblesse intellectuelle et ne contribue nullement à notre compréhension de la complexité du passé. Cependant, ce n'est pas véritablement de cette manière qu'il convient d'écarter Lester. Celui-ci n'est pas historien, après tout, il est journaliste. *Le livre noir du Canada anglais* n'est pas une étude scientifique, même si Lester essaie de se faire passer pour un étudiant rigoureux de la « vérité » historique. Au fond, ce livre est un pamphlet qui vise à influencer le débat public sur les rapports canado-québécois. Une démarche aussi polémique ne saurait se réclamer de l'empirisme ou de la rigueur méthodologique. Elle procède plutôt des convictions idéologiques de l'auteur. En polémiquant de la sorte, Lester tente de donner une prescription à une société qu'il estime moralement malade. Pour Lester, le bien-être de sa société serait de toute évidence mieux assuré si ses concitoyens acceptaient, comme lui, sa vision manichéenne du passé. Puisque le *Livre noir* n'appartient pas au monde de la science, il serait franchement inutile de déplorer la qualité de son travail d'historien. Puisqu'on est plutôt dans le monde de la polémique, la vraie question est donc la suivante : quelle est la valeur de cette condamnation morale ?

Peut-on dire, par exemple, que Lester est un humaniste, un défenseur de la dignité humaine face à l'intolérance et au racisme ? Considérons cette hypothèse. Alors que le Canada des années 1990 agonisait sous l'effet de crises politiques multiples, plusieurs voix extrémistes se sont fait entendre au Canada anglophone. De telles voix ont produit toute une littérature de crise, marquée notamment par les polémiques délirantes des Diane Francis, Howard Galganov, Andrew Coyne, Mordecai Richler et *tutti quanti*. Une étude plus intéressante que celle de Lester aurait analysé rigoureusement la façon dont certains intellectuels au Canada anglophone ont essayé de démoniser le nationalisme québécois. Une telle étude aurait représenté une belle critique de cet aspect du nationalisme canadien et Lester, l'humaniste, aurait eu raison, moralement, de le dénoncer. Par contre, tout comme ses adversaires méprisants, Lester fait beaucoup plus que condamner un groupe de pamphlétaires irresponsables. Lester condamne une vaste population dans sa totalité. Il regarde et interprète le Canada anglais uniquement à travers le prisme de ses manifestations d'intolérance au point que n'importe quel péché dont le Canada anglophone est coupable constitue une preuve additionnelle de sa nature foncièrement mauvaise. En effet, Lester finit par rejoindre parfaitement ses adversaires. On aurait tort, donc, de qualifier Lester d'humaniste parce que, au fond, rien ne permet de distinguer Normand Lester de ceux qu'il condamne.

Considérons cette idée d'un autre point de vue. Peut-on dire qu'il existe une différence importante entre *Le Livre noir du Canada anglais* de Normand Lester et *Bastards !* de Howard Galganov ? Les deux ouvrages étudient des collectivités auxquelles leurs auteurs n'appartiennent décidément pas. Lester et Galganov visent, sous le couvert d'une droiture morale irréprochable, à dévoiler la méchanceté fondamentale

de l'« Autre ». Selon la sensibilité du lecteur, les deux livres peuvent être perçus comme étant haineux et encourageant une polarisation belliqueuse des sociétés québécoise et canadienne. Comparons, par exemple le *leitmotiv* analytique de Lester avec celui de Galganov. Dans le *Livre noir*, les affirmations de ce genre sont monnaie courante :

Ils nous méprisent et nous haïssent pour ce que nous sommes. Ils nous insultent et répandent des mensonges et des calomnies à notre sujet depuis plus de deux cents ans. Et à chaque fois que nous tentons de mettre un terme à leur arrogante domination, ils passent aux menaces et aux intimidations. (p. 263)

Dans *Bastards !*, on retrouve habituellement ceci :

Welcome to the home of Québécois ethnocentric nationalism where your personal property and space are violated if you dare to oppose a racist movement dedicated to the destruction of Canada. To the victims of this graffiti and intimidation, I offer my sympathy for what you and your families are going through. (p.103)

Il n'est pas nécessaire d'être bonne-ententiste pour critiquer le dogmatisme de ces deux auteurs. À vrai dire, Lester et Galganov sont le miroir l'un de l'autre. Tous les deux se déchaînent de façon orgasmique en décrivant des scénarios catastrophiques, des « Autres » répréhensibles et en émettant des affirmations gratuites, scandaleuses et irresponsables. Au fond, une seule chose peut distinguer Normand Lester de Howard Galganov : Lester se veut un étudiant rigoureux de la « vérité historique » alors que Galganov se présente très ouvertement comme un polémiste et un provocateur. Puisque, dans les deux cas, l'objectif fondamental est de démoniser une communauté pour laquelle les auteurs manifestent un mépris évident, il faut se demander lequel des deux ouvrages

est le plus dangereux ? Chose certaine, on ne peut pas retenir le travail de l'un tout en démonisant celui de l'autre.

Dans ses *Devoirs d'histoire. Des historiens québécois sur la place publique*, le chroniqueur Louis Cornellier compte Normand Lester parmi les « historiens québécois » et nous pose une question bête : « peut-on dire que Lester dit des faussetés ? » Ceux qui ne peuvent pas résister aux propos séduisants de Lester, mais qui ont néanmoins peur de s'associer trop ouvertement à lui, trouveront peut-être un certain réconfort dans les questions de cette espèce. Mais il ne s'agirait que d'un réconfort illusoire car la réponse à la question de Cornellier est très certainement oui : on peut dire, sans aucune crainte de se tromper, que Lester dit des faussetés. On peut dire cela même sans contester la véracité de ses « faits historiques ». Si on publiait un bilan — sec, clinique et empirique, sans aucune trace de polémique — de tous les péchés commis contre l'esprit humain qui se trouvent dans l'histoire du Québec, les « faits » seraient peut-être techniquement « vrais », mais l'image du Québec qui s'en dégagerait n'en serait pas moins fausse. Comme celle du Québec et de n'importe quelle société, la « vérité » du Canada anglophone est beaucoup plus complexe que la somme de ses crimes. Il s'agit d'une évidence que Normand Lester ne veut manifestement pas reconnaître.

Une des contradictions les plus étranges du *Livre noir* se trouve dans le fait que, tout en répétant que les « Canadiens anglais » ignorent le côté sombre de leur histoire, Lester a déniché une bonne partie de ces événements sombres en lisant des ouvrages rédigés par des historiens anglo-canadiens. Il emprunte largement aux travaux des Daniel Francis, Kenneth McRoberts, John F. Conway, Ray Conlogue et Desmond Morton. Afin de ne pas avoir à nier sa propre thèse, Lester doit continuellement écarter ces intellectuels, quitte à les inclure parmi les « rares » anglophones qui se montrent

ouverts au Québec francophone. Beaucoup plus intéressante qu'un autre *Livre noir* serait une étude systématique du rôle joué par les Canadiens anglophones dans le domaine des « études québécoises » et de la contribution intellectuelle des anglophones au développement de la nation québécoise moderne. Une telle étude pourrait et devrait se réaliser sans tomber dans la propagande rose de l'unité canadienne (ou de la nation civique québécoise) ni dans la propagande noire de Normand Lester. Puisque sa démarche est foncièrement négative, Lester (en présumant qu'il les a lus) ne peut faire mention des Richard Jones, John Dickinson, Brian Young, Susan Mann, Stanley Grey, Allan Greer, Charles Taylor, John Meisel, George P. Grant, Donald Smiley, Philip Resnick, Richard Simeon, Frank Scott, Philip Marsh, Patricia Smart, Sheila Fischman, Nancy Huston, Jefferson Lewis, Neil Bissoondath, Eric Kierans, Ronald Rudin, Cornelius Jaenen, Arthur Silver, Robin Philpot, Graham Fraser, Blair Fraser, etc. Ces intellectuels (dont plusieurs souverainistes) ne sont-ils pas, eux aussi, des « Canadiens anglais » ? Peut-on reconnaître, une fois pour toutes, que le « Canada anglais » est, au fond, une construction réductionniste qui ne peut englober toute la complexité et la pluralité des groupements de langue anglaise au Canada ? Devra-t-on attendre la parution du *Livre noir du Canada anglais* 412 pour enfin reconnaître cette évidence ? Chose certaine, la communauté intellectuelle au Québec mérite et attend toujours une étude sérieuse des identités et des cultures au Canada anglophone.

Matthew Rankin
Atelier national du Manitoba